

# LES REVERBERES

Adresser toute correspondance  
à Jean Marembert, 55, Rue du  
Cherche - Midi. Permanence  
mardi et samedi de 5 à 7 heures.

N° 2

PARIS JUIN 1938

VENTE AU NUMÉRO

Prix 3 frs. 50

ABONNEMENT :

Les 6 numéros 18 frs.

## DEMOBILISATION DE LA POESIE

Nous nous moquons des cages, des grillages, des formules nouvelles et des nouvelles formules. La bêtise n'est pas notre force.

Nous ne sommes plus en 1930.

Nous signalons la fin d'une triste époque qui des plus hauts sommets retourna à zéro, histoire d'une vaste entreprise de domestication de l'esprit.

Nous acclamons, quelle qu'elle soit, une jeunesse dont l'angoisse n'est plus qu'un jeu de mots. Elle s'aperçoit aujourd'hui des malices de la rhétorique et s'apprête à Rire, sans inquiétude, et à Danser, s'il le faut, la danse de Z.

Ses maîtres lui ont enseigné à casser les vitres et retranchés dans les librairies de luxe ils continuent à diriger le tir sur des ruines commodes et de faux décors.

Ce sont de véritables vitres qu'il nous faut.

Nous tirerons sur les musées du désespoir, les conservatoires de la révolte, les temples du suicide perpétuel et la cathédrale des femmes-poison.

Nous saluons les grands écrivains surréalistes qui ont maintenu l'arche de la poésie au ciel de Rimbaud et de Lautréamont. Ces patriarches ne sont point ivres. Nous attendons tout de la vigueur du génie. Leurs gestes, leur désespoir, leur révolte, leurs suicides et leurs femmes furent une réalité, la poésie nécessaire de leur chair et de leur sang.

L'atrocité du combat exigeait sans doute l'étouffement de la poésie au profit d'un groupe, l'usage des armes infâmes, le trafic de l'éthique et de la politique, la dictature du merveilleux. Il fallait durer coûte que coûte. Tout cela est à eux, à l'histoire et à leur gloire.

La honte est réservée aux singes et aux autruches qui continuent à jouer la révolution (1) après la bataille.

La révolution surréaliste est faite.

Nous démobilisons la poésie.

Nous rejetons les uniformes, les frocs, les étiquettes.

Nous nous installons dans le merveilleux avec nos propres femmes, sans angoisse et sans inquiétude.

La poésie est libre, immorale, gratuite et le jeu commence.

Nous négligeons le reproche de monter à la tour d'ivoire ou

de faire la grève.

Nous promenons notre pancarte :

LA POESIE PARTOUT

La pressante réalité, la dure nécessité des incidences politiques, la misère des hommes condamnent les attitudes du suicide.

Notre position est prise : Ici, dans la boue, nous luttons où chacun de nous croit pouvoir lutter.

Nous proclamons l'indécence des sermonneurs de l'arrière, des cabotins du désespoir qui exploitent cette boue et y traînent la poésie.

Le jeu est le délassement du guerrier.

Il réclame un pays « où on lui foute la paix » (2).

Il s'installe au pays des oiseaux.

Ce merveilleux pays offre les perspectives toujours vierges du hasard et de la chance.

On ne nous en chassera point avec des formules de carton.

Nous bâtissons un atelier de poésie; nous sommes les maîtres de nous-mêmes et nous y travaillons.

Un Bœuf se trouve-t-il parmi nous ?

Nous sommes les grenouilles qui ne veulent pas se faire, plus grosses que le bœuf.

Nous attendons ainsi le poète dont le seul manifesté qui vaille serait le génie.

Jean Marembert, Noël Arnaud, Henri Bernard, Jacques Bureau, Aline Gagnaire, Jean Jausion, Marcel Laloe, Geneviève Lahaye, Olga Luçhaire, Pierre Minne, Marc Patin, Marc Piquet, Jean Remaudière, Roger Sby, Michel Tapie, Louis Laxer.

(1) On conçoit ici une révolution poétique indépendante des circonstances politiques.

(2) Aristophane.

# MUSIQUE

CLAUDE DUBOSCQ 1897 - 1938

Nous n'attendons plus rien aujourd'hui des groupes à éti-quettes, l'expérience est terminée. Ils ont dit tout ce qu'ils avaient à dire, ils ont chacun plus ou moins bien réalisé leur programme, lequel consistait à faire le point et à prouver qu'il existait d'autres voies non exploitées et plus justes, d'expression et de cristallisation.

Nous leur savons gré du courage qu'il ont eu à briser certains murs et toute notre reconnaissance va vers eux pour le climat propice qu'ils ont bien préparé. Mais s'il y a eu de grandes choses et de sympathiques figures, il y a eu beaucoup de dé- chets, car bien peu restera de ces révolutions successives.

Maintenant nous sommes d'accord qu'il s'agit de construire avec une matière plus résistante au temps afin qu'elle ne se démode pas si vite.

Parmi ceux qui ont su se dégager de l'étiquette et se trouver soi-même, Claude Duboscq est un de ceux que l'on peut mettre en avant. Nous trouvons chez lui les éléments solides qui dé- fient toute mode.

Claude Duboscq n'est plus. Il est mort tout récemment avant que nous ayons pu, avec sa collaboration, mettre quelques-unes de ses œuvres à la scène. Son idéal avait été d'écrire pour le théâtre, il voulait joindre à la poésie la musique et la danse pour n'en faire qu'un tout homogène, pour le régal de l'esprit. Il y est parvenu et il nous laisse une importante production dans le genre.

A Onesse, dans les Landes, il avait rêvé donner ses drames sur la scène qu'il avait fait construire spécialement pour ne trahir en rien l'esprit et la teneur de ses œuvres. Il n'y fut donné que « Pasantage » et « Colombe la Petite » ; ces repré- sentations n'eurent guère d'amateurs, Onesse étant trop éloigné de tout. Mais le site était bien celui qu'il fallait, rien ne pouvait être mieux désigné pour de telles réalisations que ce lieu au cœur des forêts de pins. Il ne nous reste plus que le précieux souvenir et l'enchantement de ces inoubliables soirées.

Claude Duboscq était le type parfait du musicien né. Mainte- nant qu'il entre dans la légende, il nous est permis d'en faire l'éloge, et d'illustrer cet article de quelques souvenirs précieux. Celui-ci a une saveur toute particulière. Dans le grand restau- rant de l'Hôtel d'Angleterre à Caunterets. Toutes les tables sont occupées par des baigneurs nombreux, et parmi ces toilettes élé- gantes et ces smokings, un petit orchestre de tziganes joue les airs à la mode. Tout à coup un enfant de quatre ans à peine, aux cheveux longs, aux grands yeux noirs, se lève et se précipite au milieu des musiciens (1). C'est lui qui bat la mesure. Il les en- traîne du geste et du regard. Telle est la première révélation du talent de Duboscq. Dès qu'il fut en âge de prendre des leçons de piano, c'est-à-dire vers sa sixième année, il fut confié à un des meilleurs professeurs, M. Thibault, le père du violoniste Jacques Thibault. Les progrès de l'enfant sont si rapides que bientôt il déchiffre les sonates de Mozart et de Beethoven presque sans faute et avec un sens si extraordinaire de la musique et avec une telle fougue qu'il faut le modérer. Puis, encore tout jeune (huit ans) il donne son premier récital, au profit d'une œuvre de charité bordelaise, qui fut un grand triomphe.

Mais Duboscq quoique pianiste de grande classe, ne désire guère se faire entendre, l'interprète cède la place au composi- teur et au poète. Là commence l'œuvre de Claude Duboscq.

Les premières compositions qu'il écrivit, déjà osées quant aux harmonies, restent dans des formes classiques (sonates, trio, quatuor, symphonie, etc.) ne lui apportent pas toute la satisfac- tion qu'il désire. Il ambitionne une forme d'art plus complète, plus universelle qui dépasserait la musique pour les unir tous. Il conçoit donc plusieurs drames dont les thèmes sont des légendes chrétiennes, où fraternisent la poésie, la musique, la danse et les arts plastiques. Le tout forme un bloc architectural et les éléments qui le constituent quoique tributaires l'un de l'autre, n'en sont pas moins propres et authentiques en soi. Le prodigieux dans ces enfantements, et pour bien démontrer les dons et le génie musical de Claude Duboscq, c'est qu'avant même d'en avoir écrit la moindre ligne (texte et musique) il se faisait un plaisir à vous en exprimer la teneur.

« Colombe la Petite », drame en deux actes, est la dernière œuvre de Claude Duboscq. Il fut donné intégralement sur la scène du théâtre du Bourdon à Onesse en 1934. Là, l'auteur réa- lise parfaitement ce qu'il avait projeté. Dans la partition, Du- boscq ne s'exprime qu'en rythme libre, nous voulons dire que chaque voix de la polyphonie semble être indépendante des autres et qu'elles n'ont point l'air de se raccrocher à une mesure métronomique. Le mouvement ternaire alterne avec le binaire en toute indépendance, vous obligeant plus à subir l'imprévu du temps que le temps lui-même.

Nous ne trouvons rien, dans l'histoire de la musique qui puisse être l'équivalent de cette manière de faire. Le plain- chant fut du rythme libre, mais il ne reste que mélodique, c'est-à-dire qu'il est exécuté à l'unisson, et sans accompagnement si l'on veut en respecter l'expression.

Ce n'est que plus tard, alors que la musique s'émancipe que les premiers polyphonistes la brident dans une mesure, laquelle est strictement métronomique, devant se dérouler dans un temps donné.

Satie, un des premiers, éprouve le besoin de s'en libérer, puis Duboscq s'en dégage définitivement pour s'adjuger plus de liberté, afin de cristalliser davantage le monde qu'il nous offre.

Les préjugés d'école, la routine souvent confondue avec tra- dition, n'altèrent aucunement son inspiration, et les facteurs dont il se sert, ont la même fraîcheur et la nouveauté de l'en- semble.

Toute l'œuvre de Claude Duboscq réserve la surprise, elle est neuve d'un bout à l'autre et ne se rattache qu'aux productions les plus originales et les plus authentiques du passé. Il ouvre une large porte sur un monde meilleur et inconnu, un monde de poésie où n'existe que l'émotion pure.

Bientôt, peut-être, on aura à Paris l'occasion d'entendre les œuvres de Claude Duboscq, et nous le souhaitons ardemment car il se peut qu'elles apportent un renouveau à la musique et au théâtre.

Marcel LALOE.

(1) Rapporté par M. Morhardt dans la « Petite Gironde ».

# PHILOSOPHIE

ART = POESIE = JEU

DEFINITION DE LA POESIE : la poésie est un *jeu* par lequel l'artiste restitue au monde sa vision personnelle de ce monde, par le moyen de mots, images, sons, actes...

DE L'IMAGINATION CREATRICE. Quoiqu'à certains moments nous ayons l'impression de choisir, d'évoquer à notre gré certaine image, en fait chacun des milliers de souvenirs qui se pressent en notre mémoire est doué d'une teinte affective et d'une tension affective propres. Nous ne choisissons que l'image dont « l'affect » est assez fort parmi celles dont la teinte affective s'assortit le mieux à la coloration actuelle du champ de conscience.

L'activité imaginative peut être volontaire ; cette volonté n'est pas au niveau de la conscience, mais de l'inconscient.

DU POETE I. Pour que l'affect soit suffisant, il ne doit pas dépasser une certaine dispersion, ou ne pas se répartir sur un trop grand nombre d'images.

Pour que l'image soit œuvrée, la volonté doit exercer son rôle inhibiteur sur les autres images, retardataires.

Le poète (et créateur, qui seul nous intéresse) est donc l'homme qui ne pêche pas par excès d'images, l'homme qui manque d'imagination.

Mais qui a une imagination forte. Les thèmes poétiques, très limités en eux-mêmes, se réduisent chez le créateur à quelques deux ou trois motifs orientés par l'inconscient. Chez Jean Marembert, par exemple, certains désirs sexuels évoqués par les mains très belles et très pures, constituent la trame des tableaux.

DU POETE II. Comme le primitif et l'enfant, le poète jouit de la propriété de « magifier » le monde extérieur, de le transformer au gré de son autisme, qu'il y transporte — monde imaginaire qu'il projette sur un monde réel. Un peu comme la vision de la camera peut transplanter le réel dans le domaine du merveilleux.

Il se place donc nettement en dehors de la schizophrénie.

DU POETE III. Le poète est celui qui sait imposer ses gaffes.

« ... les gaffes, cette partie si importante de notre biographie, sont des créations du social uniquement : la gaffe est une conduite sociale C'est parce que je sais ce que je dois faire ou ne pas faire à l'égard de la société, que j'ai honte de certains de mes actes qui me dévalorisent dans l'esprit d'autrui (...) En effet actuellement encore le social joue un rôle quand je me remémore ce souvenir ; quand je raconte (ici) cette gaffe, ce souvenir ne me fait pas rougir ; c'est que je me trouve dans un milieu différent, la synthèse de mon moi est orientée différemment, ce souvenir

n'en fait presque pas partie et me laisse froide. Par contre, je sais que si je me retrouvais avec les personnes qui furent les témoins de cet incident, je ne voudrais pour rien au monde le leur rappeler, et j'en aurais honte ».

Je pense cet objet auquel est lié son sens affectif, mais je le pense au passé (...). Je reconstruis l'acte comme ridicule et j'éprouve une impression de honte. En effet, il y a un lien beaucoup plus fort entre un de mes actes et moi qu'entre un objet et moi (...). Cette chaleur, cette vie que

y compris la castration et la mort. Le peuple tout entier prend part au jeu, acteur et spectateur à la fois, que ce soit la représentation cosmogonique du monde — fête du Soleil des Incas, cérémonies orgiaques avec mise à mort du roi des Mwiuetsi, saturnales, prostitution sacrée, taoumachie — la tragédie grecque, le saint sacrifice de la messe, le 14 juillet.

Mais le devenir de l'humanité a suivi une courbe. L'émotion affaiblie, l'expression directe s'est identifiée à son interprétation symbolique, le jeu actualisé fait place à sa représentation. Enfin, l'émotion le cède à l'idée, devenue le principe d'une adaptation constante, figée. La civilisation a concrétisé cette courbe.

ART, né du besoin de jouer constitue la description de l'émotion originale — comme la religion. Et, civilisation, ils suivent la même courbe :  
émotion — interprétation — idée

expression — identification — adaptation consciente

Il est le médium entre l'émotion et la foule, comme le prêtre entre l'homme et dieu. Mais, à côté du prêtre, il y a le mystique, à côté du traicteur est LE POÈTE, au delà du social, de la religion, de l'art.

Le poète qui sait remonter aux sources primitives et renouveler le courant émotionnel de la masse, créer un art nouveau, une religion, une civilisation neuve. Qui, par son infantilisme, son magisme, sait accéder à ce second, à ce monde du merveilleux où la logique grammaticale et éthique n'a que faire, déroutée devant le fait seul inexplicable et fortuit. Il peut être « intelligent » mais seulement émouvoir, où se perçoit l'essence des choses et du monde, où seul l'intuition synthétique est outil.

Il semble que dans notre civilisation, les circonstances matérielles soient créées, car les meilleurs, les mieux armés sont vite lourdement retombés dans le royaume du surréel.

Plus le regretton d'autant plus que leur apport poétique pur, leur apport émotionnel s'annonçait fécond, et c'est impatientement que nous saluons leurs successeurs, et ceux qui, rejetés dans l'ombre, restituent les trésors qu'ils ont ravés.

Pierre MINNE.

NOTE : poète s'entend ici au sens dyonisiaque.

## CLUB des REVERBERES

On danse tous les mercredis au

CAVEAU CAMILLE DESMOULINS

5, rue du Beaujolais (Palais-Royal), à 21 heures

ORCHESTRE HOT

des amateurs du Club

ATTRACTIONS

Entrée 5 francs.

Membres du Club 4 francs.

Les Dames sont gracieusement invitées.

Consommations à partir de 4 fr. 50

Les Reverbères achètent leurs disques à

## DADA

Il ne s'agit pas ici de ressusciter Dada. Dada n'est jamais mort. Il s'est passé pour Dada la même chose que pour le jazz : on s'en est moqué, puis entiché, on l'a pillé, et quand il est devenu gênant, quelques critiques « autorisés » ont signé son acte de décès. Ici commence la différence. On n'a pas réussi à enterrer le jazz. Le jazz est aujourd'hui plus vivant que jamais. Il a, sinon l'attention générale qu'il mérite, du moins celle d'une minorité agissante, ceci grâce à Hugues Panassié. (Je parle pour la France, en Amérique la question se pose autrement) — Dada lui, on l'a bel et bien enterré vivant. Quelques-uns de ses plus chauds adeptes (je sais bien tout ce que ce mot a d'impropre) ont été ses plus zélés fossoyeurs. On lui a fait un service de première classe. On l'a couvert du catafalque surréaliste. « Le mouvement Dada bien compris, c'était la libération complète, mais, depuis, ils ont passé leur temps à se reforger des chaînes ». (Jean Van Heeckeren).

La question de savoir si cette revue est une revue Dada, organe d'un groupe Dada, est complètement ridicule. L'idée d'un « groupe Dada » est aussi absurde que celle d'un « parti anarchiste ». Ce qui est intéressant, c'est de savoir si les gens qui se groupent autour de cette revue auront le courage de lutter contre la merde envahissante, et cela dans tous les domaines : écriture, peinture, musique, cinéma, théâtre, etc... Sinon ce n'est pas la peine, et cette revue ira augmenter le nombre des feuilles littéraires, parisiennes, politiques, psychanalytiques, surréalistes et autres.

Il est par trop facile de se moquer des écrivains qui déclarent : « Nous ne faisons pas de littérature ». Ce n'est pas une raison parce que l'écriture est un mode d'expression particulièrement fatigué pour renoncer à s'en servir là où d'autres moyens seraient moins efficaces.

Nous n'avons pas à faire ici le procès de la psychanalyse. Lui accorder une place importante serait faire double emploi avec une foule de périodiques spécialisés ou non. Ajoutons que beaucoup de ses applications nous paraissent d'une risible sénilité.

Enfin, le surréalisme, en tant que croque-mort n° 1 de Dada, aura droit à notre considération méfiante et distinguée.

Et d'ailleurs, on s'en fout.

MICHEL PERRIN.

LE SERPENT SOUS LE TALON

A. D. TAVARES BASTOS

Arbrer la crise. Du haut monumental. Je te pousse compagne docile à mes lévitations. Je t'écris phénomène mystérieux de simplicité. Toutes les complications impraticables. La plus belle parure du hasard chante à mes yeux. Et je me livre à la débauche de mes pures lumières. Ainsi descendit l'axe triomphal du sexe sur la capitale passionnée. Nous sommes ivres de pureté. NOUS SOMMES NES A JAMAIS. Voici mes vœux rangés comme une ruche. Toutes les couleurs larvoient dans les hiatus. Tu chantes la nudité de mon désert. Ta main toujours abstraite autour de ton corps. Et ce sens de mes pas autour de ma maison. Sans le dire à personne. Ecoute comme je me tais. Assieds-toi dans le repos de ma fuite. Tu bougeras dans ma prison. Jusqu'à ce que mienne la troisième chose. Cette arrivée étrange à nous-mêmes jusqu'à l'heure que périra l'absence. L'absence toujours respectée, toujours inconnue d'être comprise. Il y a des rameaux qui percent le brouillard porteur de fruits mélancoliques. Et je me penche à la fenêtre pour m'attarder sur le présent. Rien que pour faire un signe de la main inconditionnel à conjurer l'action. Et je pose sur la vitre l'affiche muette de ma lèvres.

RP 35

# MUSIQUE

CLAUDE DUBOSCQ 1897 - 1938

Nous n'attendons plus rien aujourd'hui des groupes à étiquettes, l'expérience est terminée. Ils ont dit tout ce qu'ils avaient à dire, ils ont chacun plus ou moins bien réalisé leur programme, lequel consistait à faire le point et à prouver qu'il existait d'autres voies non exploitées et plus justes, d'expression et de cristallisation.

Nous leur savons gré du courage qu'il ont eu à briser certains murs et toute notre reconnaissance va vers eux pour le climat propice qu'ils ont bien préparé. Mais s'il y a eu de grandes choses et de sympathiques figures, il y a eu beaucoup de déchets, car bien peu restera de ces révolutions successives.

Maintenant nous sommes d'accord qu'il s'agit de construire avec une matière plus résistante au temps afin qu'elle ne se démode pas si vite.

Parmi ceux qui ont su se dégager de l'étiquette et se trouver soi-même, Claude Duboscq est un de ceux que l'on peut mettre en avant. Nous trouvons chez lui les éléments solides qui défient toute mode.

Claude Duboscq n'est plus. Il est mort tout récemment avant que nous ayons pu, avec sa collaboration, mettre quelques-unes de ses œuvres à la scène. Son idéal avait été d'écrire pour le théâtre, il voulait joindre à la poésie la musique et la danse pour n'en faire qu'un tout homogène, pour le régal de l'esprit. Il y est parvenu et il nous laisse une importante production dans le genre.

A Onesse, dans les Landes, il avait rêvé donner ses drames sur la scène qu'il avait fait construire spécialement pour n'y trahir en rien l'esprit et la teneur de ses œuvres. Il n'y fut donné que « Pasantage » et « Colombe la Petite » ; ces représentations n'eurent guère d'amateurs, Onesse étant trop éloigné de tout. Mais le site était bien celui qu'il fallait, rien ne pouvait être mieux désigné pour de telles réalisations que ce lieu à cœur des forêts de pins. Il ne nous reste plus que le précieux souvenir et l'enchantement de ces inoubliables soirées.

Claude Duboscq était le type parfait du musicien né. Maintenant qu'il entre dans la légende, il nous est permis d'en faire l'éloge, et d'illustrer cet article de quelques souvenirs précieux. Celui-ci a une saveur toute particulière. Dans le grand restaurant de l'Hôtel d'Angleterre à Cauterets. Toutes les tables sont occupées par des baigneurs nombreux, et parmi ces toilettes élégantes et ces smokings, un petit orchestre de tziganes joue les airs à la mode. Tout à coup un enfant de quatre ans à peine, aux cheveux longs, aux grands yeux noirs, se lève et se précipite au milieu des musiciens (1). C'est lui qui bat la mesure. Il les entraîne du geste et du regard. Telle est la première révélation du talent de Duboscq. Dès qu'il fut en âge de prendre des leçons de piano, c'est-à-dire vers sa sixième année, il fut confié à un des meilleurs professeurs, M. Thibault, le père du violoniste Jacques Thibault. Les progrès de l'enfant sont si rapides que bientôt il déchiffre les sonates de Mozart et de Beethoven presque sans faute et avec un sens si extraordinaire de la musique et avec une telle fougue qu'il faut le modérer. Puis, encore tout jeune (huit ans) il donne son premier récital, au profit d'une œuvre de charité bordelaise, qui fut un grand triomphe.

Mais Duboscq quoique pianiste de grande classe, ne désire guère se faire entendre, l'interprète cède la place au compositeur et au poète. Là commence l'œuvre de Claude Duboscq.

Les premières compositions qu'il écrivit, déjà osées quant aux harmonies, restent dans des formes classiques (sonates, trio,

## Radio Grande-Armée

13, avenue de la Grande-Armée

Kléber 06-05



Les meilleurs postes des meilleures marques

Dépannage — Service à vos ordres

Pianos — Location — Vente — Echange

Duboscq s'en dégage définitivement pour s'adjuger plus de liberté, afin de cristalliser davantage le monde qu'il nous offre.

Les préjugés d'école, la routine souvent confondue avec tradition, n'altèrent aucunement son inspiration, et les facteurs dont il se sert, ont la même fraîcheur et la nouveauté de l'ensemble.

Toute l'œuvre de Claude Duboscq réserve la surprise, elle est neuve d'un bout à l'autre et ne se rattache qu'aux productions les plus originales et les plus authentiques du passé. Il ouvre une large porte sur un monde meilleur et inconnu, un monde de poésie où n'existe que l'émotion pure.

Bientôt, peut-être, on aura à Paris l'occasion d'entendre les œuvres de Claude Duboscq, et nous le souhaitons ardemment car il se peut qu'elles apportent un renouveau à la musique et au théâtre.

Marcel LALOE.

(1) Rapporté par M. Morhardt dans la « Petite Gironde ».

# PHILOSOPHIE

ART = POESIE = JEU

DEFINITION DE LA POESIE : la poésie est un *jeu* par lequel l'artiste restitue au monde sa vision personnelle de ce monde, par le moyen de mots, images, sons, actes...

DE L'IMAGINATION CREATRICE. Quoiqu'à certains moments nous ayons l'impression de choisir, d'évoquer à notre gré certaine image, en fait chacun des milliers de souvenirs qui se pressent en notre mémoire est doué d'une teinte affective et d'une tension affective propres. Nous ne choisissons que l'image dont « l'affect » est assez fort parmi celles dont la teinte affective s'assortit le mieux à la coloration actuelle du champ de conscience.

L'activité imaginative peut être volontaire ; cette volonté n'est pas au niveau de la conscience, mais de l'inconscient.

DU POETE I. Pour que l'affect soit suffisant, il ne doit pas dépasser une certaine dispersion, ou ne pas se répartir sur un trop grand nombre d'images.

Pour que l'image soit œuvrée, la volonté doit exercer son rôle inhibiteur sur les autres images, retardataires.

Le poète (et créateur, qui seul nous intéresse) est donc l'homme qui ne pêche pas par excès d'images, l'homme qui manque d'imagination.

Mais qui a une imagination forte. Les thèmes poétiques, très limités en eux-mêmes, se réduisent chez le créateur à quelques deux ou trois motifs orientés par l'inconscient. Chez Jean Marembert, par exemple, certains désirs sexuels évoqués par les mains très belles et très pures, constituent la trame des tableaux.

DU POETE II. Comme le primitif et l'enfant, le poète jouit de la propriété de « magifier » le monde extérieur, de le transformer au gré de son autisme, qu'il y transporte — monde imaginaire qu'il projette sur un monde réel. Un peu comme la vision de la camera peut transplanter le réel dans le domaine du merveilleux.

Il se place donc nettement en dehors de la schizophrénie.

DU POETE III. Le poète est celui qui sait imposer ses gaffes.

« ... les gaffes, cette partie si importante de notre biographie, sont des créations du social uniquement : la gaffe est une conduite sociale. C'est parce que je sais ce que je dois faire ou ne pas faire à l'égard de la société, que j'ai honte de certains de mes actes qui me dévalorisent dans l'esprit d'autrui (...) En effet actuellement encore le social joue un rôle quand je me remémore ce souvenir ; quand je raconte (ici) cette gaffe, ce souvenir ne me fait pas rougir ; c'est que je me trouve dans un milieu différent, la synthèse de mon moi est orientée différemment, ce souvenir

n'en fait presque pas partie et me laisse froide. Par contre, je sais que si je me retrouvais avec les personnes qui furent les témoins de cet incident, je ne voudrais pour rien au monde le leur rappeler, et j'en aurais honte ».

Je pense cet objet auquel est lié son sens affectif, mais je le pense au passé (...). Je reconstruis l'acte comme ridicule et j'éprouve une impression de honte. En effet, il y a un lien beaucoup plus fort entre un de mes actes et moi qu'entre un objet et moi (...). Cette chaleur, cette vie que

y compris la castration et la mort. Le peuple tout entier prend part au jeu, acteur et spectateur à la fois, que ce soit la représentation cosmogonique du monde — fête du Soleil des Incas, cérémonies orgiaques avec mise à mort du roi des Mwietsi, saturnales, prostitution sacrée, taouromachie — la tragédie grecque, le saint sacrifice de la messe, le 14 juillet.

Mais le devenir de l'humanité a suivi une courbe. L'émotion affaiblie, l'expression directe s'est identifiée à son interprétation symbolique, le jeu actuel fait place à sa représentation. Enfin, l'émotion le cède à l'idée, devenue le principe d'une adaptation constante, figée. La civilisation a concrétisé cette courbe.

RT, né du besoin de jouer constitue la description de l'émotion originale — comme la religion. Et, civilisation, ils suivent la même courbe : émotion — interprétation — idée

expression — identification — adaptation consciente

est le médium entre l'émotion et la foule, comme le prêtre entre l'homme et dieu. Mais, à côté du prêtre, il y a le mystique, à côté du tra-

est LE POETE, au delà du social, de la religion, de l'art.

poète qui sait remonter aux sources primitives et renouveler le mouvement de la masse, créer un art nouveau, une religion, une civilisation neuve. Qui, par son infantilisme, son magisme, sait accéder à ce second, à ce monde du merveilleux où la logique grammaticale et logique n'a que faire, déroutée devant le fait seul inexplicable et fortuit, peut être « intelligente » mais seulement émouvoir, où se perçoit l'essence des choses et du monde, où seul l'intuition synthétique est outil.

semble que dans notre civilisation, les circonstances matérielles soient prises, car les meilleurs, les mieux armés sont vite lourdement retombés dans le royaume du surréel...

Et nous le regrettons d'autant plus que leur apport poétique pur, leur apport émotionnel s'annonçait fécond, et c'est impatientement que nous saluons leurs successeurs, et ceux qui, rejetés dans l'ombre, restituent les trésors qu'ils ont ravivés.

Pierre MINNE.

POETE : poète s'entend ici au sens dyonisiaque.

## LA BOITE A MUSIQUE

133, boulevard Raspail

Tous les disques français et étrangers.

Disques classiques.

Musique ancienne.

Musique contemporaine.

Disques B.A.M.

Musique Hot.

Musique exotique.

Folklore.

## DADA

Il ne s'agit pas ici de ressusciter Dada. Dada n'est jamais mort. Il s'est passé pour Dada la même chose que pour le jazz : on s'en est moqué, puis entiché, on l'a pillé, et quand il est devenu gênant, quelques critiques « autorisés » ont signé son acte de décès. Ici commence la différence. On n'a pas réussi à enterrer le jazz. Le jazz est aujourd'hui plus vivant que jamais. Il a, sinon l'attention générale qu'il mérite, du moins celle d'une minorité agissante, ceci grâce à Hugues Panassié. (Je parle pour la France, en Amérique la question se pose autrement) — Dada lui, on l'a bel et bien enterré vivant. Quelques-uns de ses plus chauds adeptes (je sais bien tout ce que ce mot a d'impropre) ont été ses plus zélés fossoyeurs. On lui a fait un service de première classe. On l'a couvert du catafalque surréaliste. « Le mouvement Dada bien compris, c'était la libération complète, mais, depuis, ils ont passé leur temps à se reforger des chaînes », (Jean Van Heeckeren).

La question de savoir si cette revue est une revue Dada, organe d'un groupe Dada, est complètement ridicule. L'idée d'un « groupe Dada » est aussi absurde que celle d'un « parti anarchiste ». Ce qui est intéressant, c'est de savoir si les gens qui se groupent autour de cette revue auront le courage de lutter contre la merde envahissante, et cela dans tous les domaines : écriture, peinture, musique, cinéma, théâtre, etc... Sinon ce n'est pas la peine, et cette revue ira augmenter le nombre des feuilles littéraires, parisiennes, politiques, psychanalytiques, surréalistes et autres.

Il est par trop facile de se moquer des écrivains qui déclarent : « Nous ne faisons pas de littérature ». Ce n'est pas une raison parce que l'écriture est un mode d'expression particulièrement fatigué pour renoncer à s'en servir là où d'autres moyens seraient moins efficaces.

Nous n'avons pas à faire ici le procès de la psychanalyse. Lui accorder une place importante serait faire double emploi avec une foule de périodiques spécialisés ou non. Ajoutons que beaucoup de ses applications nous paraissent d'une risible sénilité.

Enfin, le surréalisme, en tant que croqué-mort n° 1 de Dada, aura droit à notre considération méfiante et distinguée.

Et d'ailleurs, on s'en fout.

MICHEL PERRIN.

LE SERPENT SOUS LE TALON

A. D. TAVARES BASTOS

Arborer la crise. Du haut monumental. Je te pousse compagne docile à mes lécitations. Je l'écris phénomène mystérieux de simplicité. Toutes les complicités impraticables. La plus belle parure du hasard chante à mes yeux. Et je me livre à la débâche de mes pures lumières. Ainsi descendit l'axe triomphal du sexe sur la capitale passionnée. Nous sommes ivres de pureté. NOUS SOMMES NES A JAMAIS. Voici mes yeux rangés comme une ruche. Toutes les couleurs tarment dans les hiatus. Tu chantes la nudité de mon désert. Tu main toujours abstraite autour de ton corps. Et ce sens de mes pas autour de ma maison. Sans le dire à personne. Écoute comme je me tais. Assieds-toi dans le repos de ma fuite. Tu bougeras dans ma prison. Jusqu'à ce que vienne la troisième chose. Cette arrivée étrange à nous-mêmes jusqu'à l'heure que périra l'absence. L'absence toujours respectée, toujours inconnue, d'être comprise. Il y a des rameaux qui percent le brouillard porteur de fruits mélancoliques. Et je me penche à la fenêtre pour m'attarder sur le présent. Rien que pour faire un signe de la main inconditionnel à conjurer l'action. Et je pose sur la vitre l'affiche muette de ma lèvre.

RP 35

# MUSIQUE

CLAUDE DUBOSCQ 1897 - 1938

Nous n'attendons plus rien aujourd'hui des groupes à étiquettes. L'expérience est terminée. Ils ont dit tout ce qu'ils avaient à dire, ils ont chacun plus ou moins bien réalisé leur programme, lequel consistait à faire le point et à prouver qu'il existait d'autres voies non exploitées et plus justes, d'expressions et de cristallisation.

Nous leur savons gré du courage qu'il ont eu à briser certains murs et toute notre reconnaissance va vers eux pour le chemin propice qu'ils ont bien préparé. Mais s'il y a eu de grandes choses et de sympathiques figures, il y a eu beaucoup de déceptions, car bien peu restera de ces révolutions successives.

Maintenant nous sommes d'accord qu'il s'agit de construire avec une matière plus résistante au temps afin qu'elle ne démode pas si vite.

Parmi ceux qui ont su se dégager de l'étiquette et se trouver soi-même, Claude Duboscq est un de ceux que l'on peut mentionner en avant. Nous trouvons chez lui les éléments solides qui font tout mode.

Claude Duboscq n'est plus. Il est mort tout récemment et que nous ayons pu, avec sa collaboration, mettre quelques-unes de ses œuvres à la scène. Son idéal avait été d'écrire pour le théâtre, il voulait joindre à la poésie la musique et la danse pour n'en faire qu'un tout homogène, pour le régner de l'esprit. Il y est parvenu et il nous laisse une importante production dans le genre.

A Onesse, dans les Landes, il avait rêvé donner ses drames sur la scène qu'il avait fait construire spécialement pour ne trahir en rien l'esprit et la teneur de ses œuvres. Il n'y avait donné que « Pasentage » et « Colombe la Petite » ; ces représentations n'eurent guère d'amateurs, Onesse étant trop éloignée de tout. Mais le site était bien celui qu'il fallait, rien ne pouvait être mieux désigné pour de telles réalisations que ce lieu au cœur des forêts de pins. Il ne nous reste plus que le précieux souvenir et l'enchantement de ces inoubliables soirées.

Claude Duboscq était le type parfait du musicien né. Mais dès qu'il entre dans la légende, il nous est permis d'en faire l'éloge, et d'illustrer cet article de quelques souvenirs précieux. Celui-ci a une saveur toute particulière. Dans le grand restaurant de l'Hôtel d'Angleterre à Caunterets. Toutes les tables sont occupées par des baigneurs nombreux, et parmi ces toilettes élégantes et ces smokings, un petit orchestre de tziganes joue les airs à la mode. Tout à coup un enfant de quatre ans à peine, aux cheveux longs, aux grands yeux noirs, se lève et se précipite au milieu des musiciens (1). C'est lui qui bat la mesure. Il les entraîne du geste et du regard. Telle est la première révélation du talent de Duboscq. Dès qu'il fut en âge de prendre des leçons de piano, c'est-à-dire vers sa sixième année, il fut confié à un des meilleurs professeurs, M. Thibault, le père du violoniste Jacques Thibault. Les progrès de l'enfant sont si rapides que bientôt il déchiffre les sonates de Mozart et de Beethoven presque sans faute et avec un sens si extraordinaire de la musique et avec une telle fougue qu'il faut le modérer. Puis, encore tout jeune (huit ans) il donne son premier récital, au profit d'une œuvre de charité bordelaise, qui fut un grand triomphe.

Mais Duboscq quoique pianiste de grande classe, ne désire guère se faire entendre, l'interprète cède la place au compositeur et au poète. Là commence l'œuvre de Claude Duboscq.

## LIBRAIRIE GALLIMARD

15, boulevard Raspail

Livres rares

Editions originales

Editions de luxe

Librairie Générale



CABINET DE LECTURE

liberte, afin de cristalliser davantage le monde qu'il nous offre.

Les préjugés d'école, la routine souvent confondue avec tradition, n'altèrent aucunement son inspiration, et les facteurs dont il se sert, ont la même fraîcheur et la nouveauté de l'ensemble.

Toute l'œuvre de Claude Duboscq réserve la surprise, elle est neuve d'un bout à l'autre et ne se rattache qu'aux productions les plus originales et les plus authentiques du passé. Il ouvre une large porte sur un monde meilleur et inconnu, un monde de poésie où n'existe que l'émotion pure.

Bientôt, peut-être, on aura à Paris l'occasion d'entendre les œuvres de Claude Duboscq, et nous le souhaitons ardemment car il se peut qu'elles apportent un renouveau à la musique et au théâtre.

Marcel LALOE.

(1) Rapporté par M. Morhardt dans la « Petite Gironde ».

# PHILOSOPHIE

ART = POESIE = JEU

DEFINITION DE LA POESIE : la poésie est un jeu par lequel l'artiste restitue au monde sa vision personnelle de ce monde, par le moyen de mots, images, sons, actes...

DE L'IMAGINATION CREATRICE. Quoiqu'à certains moments nous ayons l'impression de choisir, d'évoquer à notre gré certaine image, en fait chacun des milliers de souvenirs qui se présentent en notre mémoire est doué d'une teinte affective et d'une tension affective propres. Nous ne choisissons que l'image dont « l'affect » est assez fort parmi celles dont la teinte affective s'assortit le mieux à la coloration actuelle du champ de conscience.

L'activité imaginative peut être volontaire ; cette volonté n'est pas au niveau de la conscience, mais de l'inconscient.

DU POETE I. Pour que l'affect soit suffisant, il ne doit pas dépasser une certaine dispersion, ou ne pas se répartir sur un trop grand nombre d'images.

Pour que l'image soit œuvrée, la volonté doit exercer son rôle inhibiteur sur les autres images, retardataires.

Le poète (et créateur, qui seul nous intéresse) est donc l'homme qui ne pêche pas par excès d'images, l'homme qui manque d'imagination.

Mais qui a une imagination forte. Les thèmes poétiques, très limités en eux-mêmes, se réduisent chez le créateur à quelques deux ou trois motifs orientés par l'inconscient. Chez Jean Marembert, par exemple, certains désirs sexuels évoqués par les mains très belles et très pures, constituent la trame des tableaux.

DU POETE II. Comme le primitif et l'enfant, le poète jouit de la propriété de « magifier » le monde extérieur, de le transformer au gré de son autisme, qu'il y transporte — monde imaginaire qu'il projette sur un monde réel. Un peu comme la vision de la camera peut transplanter le réel dans le domaine du merveilleux.

Il se place donc nettement en dehors de la schizophrénie.

DU POETE III. Le poète est celui qui sait imposer ses gaffes.

« ... les gaffes, cette partie si importante de notre biographie, sont des créations du social uniquement : la gaffe est une conduite sociale. C'est parce que je sais ce que je dois faire ou ne pas faire à l'égard de la société, que j'ai honte de certains de mes actes qui me dévalorisent dans l'esprit d'autrui (...) En effet actuellement encore le social joue un rôle quand je me remémore ce souvenir ; quand je raconte (ici) cette gaffe, ce souvenir ne me fait pas rougir ; c'est que je me trouve dans un milieu différent, la synthèse de mon moi est orientée différemment, ce souvenir

n'en fait presque pas partie et me laisse froide. Par contre, je sais que si je me retrouvais avec les personnes qui furent les témoins de cet incident, je ne voudrais pour rien au monde le leur rappeler, et j'en aurais honte ».

Je pense cet objet auquel est lié son sens affectif, mais je le pense au passé (...). Je reconstruis l'acte comme ridicule et j'éprouve une impression de honte. En effet, il y a un lien beaucoup plus fort entre un de mes actes et moi qu'entre un objet et moi (...). Cette chaleur, cette vie que reprend la gaffe ancienne nous la fait sentir comme étant de nous. Ce qui a pour résultat un sentiment de honte, affectivité dans le présent.

Jacqueline Netter

rejetter la censure du social.

LE JEU est magie

« ... dans ce jeu se révèle la faculté d'abandonner son âme en toute réalité à un monde second, à un monde des apparitions, dans lequel le petit homme ou l'homme se laisse captiver par un phénomène qui demeure en dehors de ses relations naturelles et de leurs causes se comprenant d'elles-mêmes. Et cela avec une profondeur proportionnelle à son propre changement de conception et dans la mesure où il acquiert deux formes de vie, celle de l'être et celle du jeu.

Léo Frobenius

Hist. de la civil. afr.

C'est l'action par quoi l'homme s'essaye à recréer le monde tel qu'il s'est manifesté à lui émotionnellement. En recréant l'émotion on restitue l'émotion. En créant une émotion, on crée ce qui eut été cause. L'homme est demiurge. Qui a provoqué le choc émotionnel de la mort a tué, qui a senti ce choc est mort, et par conséquent rené. Cérémonies d'initiation, magie utilisent ce pouvoir de l'émotion.

Activité intellectuelle désintéressée, le jeu est régi par elle. La psychanalyse infantile montre à son origine un sentiment profond qui le dirige, lui impose sa mimique, son cours qu'il traduise ou tente de résoudre l'émotion-choc. Il la décrit pour l'expliquer, la faire renaître, la communiquer.

Les cérémonies religieuses primitives, les jeux du cirque qui en procèdent directement actualisent le mythe cosmogonique avec toutes ses conséquences.

# DADA

Il ne s'agit pas ici de ressusciter Dada. Dada n'est jamais mort. Il s'est passé pour Dada la même chose que pour le jazz : on s'en est moqué, puis entiché, on l'a pillé, et quand il est devenu gênant, quelques critiques « autorisés » ont signé son acte de décès. Ici commence la différence. On n'a pas réussi à enterrer le jazz. Le jazz est aujourd'hui plus vivant que jamais. Il a, sinon l'attention générale qu'il mérite, du moins celle d'une minorité agissante, ceci grâce à Hugues Panassié. (Je parle pour la France, en Amérique la question se pose autrement) — Dada lui, on l'a bel et bien enterré vivant. Quelques-uns de ses plus chauds adeptes (je sais bien tout ce que ce mot a d'impropre) ont été ses plus zélés fossoyeurs. On lui a fait un service de première classe. On l'a couvert du catafalque surréaliste. « Le mouvement Dada bien compris, c'était la libération complète, mais, depuis, ils ont passé leur temps à se reforger des chaînes ». (Jean Van Heeckeren).

La question de savoir si cette revue est une revue Dada, organe d'un groupe Dada, est complètement ridicule. L'idée d'un « groupe Dada » est aussi absurde que celle d'un « parti anarchiste ». Ce qui est intéressant, c'est de savoir si les gens qui se groupent autour de cette revue auront le courage de lutter contre la merde envahissante, et cela dans tous les domaines : écriture, peinture, musique, cinéma, théâtre, etc... Sinon ce n'est pas la peine, et cette revue ira augmenter le nombre des feuilles littéraires, parisiennes, politiques, psychanalytiques, surréalistes et autres.

y compris la castration et la mort. Le peuple tout entier prend part au jeu, acteur et spectateur à la fois, que ce soit la représentation cosmogonique du monde — fête du Soleil des Incas, cérémonies orgiaques avec mise à mort du roi des Mwietsi, saturnales, prostitution sacrée, taouromachie — la tragédie grecque, le saint sacrifice de la messe, le 14 juillet.

Mais le devenir de l'humanité a suivi une courbe. L'émotion affaiblie, l'expression directe s'est identifiée à son interprétation symbolique, le jeu actuel fait place à sa représentation. Enfin, l'émotion le cède à l'idée, devenue le principe d'une adaptation constante, figée. La civilisation a concrétisé cette courbe.

L'ART, né du besoin de jouer constitue la description de l'émotion originelle, comme la religion. Et, civilisation, ils suivent la même courbe :

émotion — interprétation — idée

expression — identification — adaptation consciente

L'artiste est le médium entre l'émotion et la foule, comme le prêtre entre la foule et dieu. Mais, à côté du prêtre, il y a le mystique, à côté du traducteur est LE POÈTE, au delà du social, de la religion, de l'art.

Le poète qui sait remonter aux sources primitives et renouveler le courant émotionnel de la masse, créer un art nouveau, une religion, une civilisation neuve. Qui, par son infantilisme, son magisme, sait accéder à ce monde second, à ce monde du merveilleux où la logique grammaticale et scientifique n'a que faire, déroutee devant le fait seul inexplicable et fortuit, qui ne peut être « intelligible » mais seulement émouvoir, où se perçoit l'essence des choses et du monde, où seul l'intuition synthétique est outil.

Il semble que dans notre civilisation, les circonstances matérielles soient bien fortes, car les meilleurs, les mieux armés sont vite lourdement retombés de ce royaume du surréel...

Nous le regrettons d'autant plus que leur apport poétique pur, leur apport jeu et émotion s'annonçait fécond, et c'est impatiemment que nous saluons leurs successeurs, et ceux qui, rejetés dans l'ombre, restituent les trésors qu'ils ont ravés.

Pierre MINNE.

NOTE : poète s'entend ici au sens dyonisiaque.

Il est par trop facile de se moquer des écrivains qui déclarent : « Nous ne faisons pas de littérature ». Ce n'est pas une raison parce que l'écriture est un mode d'expression particulièrement fatigué pour renoncer à s'en servir là où d'autres moyens seraient moins efficaces.

Nous n'avons pas à faire ici le procès de la psychanalyse. Lui accorder une place importante serait faire double emploi avec une foule de périodiques spécialisés ou non. Ajoutons que beaucoup de ses applications nous paraissent d'une risible sénilité.

Enfin, le surréalisme, en tant que croque-mort n° 1 de Dada, aura droit à notre considération méfiante et distinguée.

Et d'ailleurs, on s'en fout.

MICHEL PERRIN.

LE SERPENT SOUS LE TALON

A. D. TAVARES BASTOS

Arborer la crise. Du haut monumental. Je te pousse compagne docile à mes lésions. Je t'écris phénomène mystérieux de simplicité. Toutes les complexités impraticables. La plus belle pureté du hasard chante à mes yeux. Et je me livre à la débauche de mes pures lumières. Ainsi descendit l'axe triomphal du sexe sur la capitale passionnée. Nous sommes ivres de pureté. NOUS SOMMES NÉS A JAMAIS. Voici mes vœux rangés comme une ruche. Toutes les couleurs larmoièrent dans les hiatus. Tu chantes la nudité de mon désert. Ta main toujours abstraite autour de ton corps. Et ce sens de mes pas autour de ma maison. Sans le dire à personne. Ecoute comme je me tais. Assieds-toi dans le repos de ma fuite. Tu bougeras dans ma prison. Jusqu'à ce que niente la troisième chose. Cette arrivée étrange à nous-mêmes jusqu'à l'heure que périra l'absence. L'absence toujours respectée, toujours inconnue, d'être comprise. Il y a des rameaux qui percent le brouillard porteur de fruits mélancoliques. Et je me penche à la fenêtre pour m'attarder sur le présent. Rien que pour faire un signe de la main inconditionnel à conjurer l'action. Et je pose sur la vitre l'affiche muette de ma lèvres.

RP 35

## Les Souvenirs d'Une Plage

Architecturalement nautiques les extraits de chevaux de blanchisserie

le corps émaillé d'ongles vernis sur le miroir de chair  
peinte et déprempée éveillent les tambours en mâchoires d'ânes ou  
de mains tendues lavables en façon de clé ou de mâchoires d'ânes  
qui sont dans les poitrines goudronnées ces pelottes de ficelles su-  
crées agréablement maritimes comme les feuilles de dents pourries éclai-  
rées dans les dernières courses et surprises entre les jambes grasses  
ouvertes d'huile et de fer blanc avec peut-être suspendues au cou des  
médailles ossifiées ces jeunes rasoirs souillés d'une poussière fausse-  
ment menstruelle et descendue de la farine mélangée de poudre rouge  
extrêmement propre.

Sur cette page les seins se posent dans une soucoupe d'eau en peau  
séchée et en fientes d'oiseaux endormies où les pieds revêtus des signes  
d'imprimerie de l'hiver aux cuillers d'écorce grasse et tachée d'encre  
comme des pieds d'ouate ou de plâtre tachés d'encre au devenir mytho-  
logique bien indiqué ternissent le décor aux couleurs balnéaires

La guimperie instinctive présente un couteau et une bougie allumée  
bien tranchante et couverte d'un linge en paille naturelle avec des  
gouttes de sang de verre retenues par des lacets de souliers et des ficelles  
de soie noire une éponge avec de fines dents vivantes en éponges pos-  
tiques Sur un socle de dents une main dont un doigt a été coupé avec  
une ficelle

Sans arrêt poitrinaire  
mais pourtant incendies  
les transitaires transports au bord de la mer  
rongent les souliers égarés et voyageurs

Camille BRYEN.

PARIS 1935.

Près de toi la nuit à boire  
le silence  
à toutes les couleurs de la parole  
Près de toi le ciel est sans douleur  
un vol d'oiseaux sans obstacle  
plus loin que ma tête  
Près de toi le soleil  
hésite entre un bec ou l'autre  
à moins d'ouvrir tes yeux  
Près de toi une source  
tes regards ne roulent pas les cailloux  
l'eau n'est pas plus pure que toi  
Près de toi mes doigts tu les as lavés

Marc Patin.

### Double Jeu

Sous le flanc des rues qui ondulent à toison d'hommes  
Le jour se prend derrière les gestes de silence  
Qui se crispent d'une rive à l'autre  
On refait tout ce qui était hier  
On plonge à la dérive dans le pressé des appels  
La nuit qui revient sous la pluie des minutes  
Attends qu'on se souvienne du temps  
Où les ports étaient pleins du poids des jours  
Derrière le fil ténu des rendez-vous qui gisent  
On ne compte plus le bruit des attentes  
On s'accroche à l'aube qui noue au pli du front  
Un arrêt plein de feuilles

Madeleine Gautier.

## P O E

### REALISATION

des enfants  
à la profanation des regards  
des enfants  
précis à la naissance des roses  
achevés comme les caresses  
à la naissance des mains  
des enfants  
imprécis et inachevés  
des enfants  
retenus au soleil  
comme des paroles aux lèvres  
à peine délinées  
des enfants  
embobinés d'horizons  
encore  
des formes et des tons  
presque des formes et presque des tons  
et leurs épaules  
faites exprès pour le mystère des ailes  
des enfants  
les bras tendus de haut  
les bras tombés de haut  
vers la terre  
les rires écarquillés à sucer  
la terre  
les pieds à pétrir  
la terre  
des enfants  
pour se casser la gueule dans les tranchées

Jean Remaudière.

### Bagages endormis

Pâle morte, pâle morte  
clouée sur le vase du souvenir  
au col de baiser  
au cou de sang  
cesse de tendre au ciel ton parfum de gare  
et d'écouter les yeux  
se pâmer sur la paume du soir  
Les derniers voyageurs ont cessé de partir.  
Les derniers égarés ont cessé de pleurer  
et sont morts en écoutant se plaindre un papillon.  
Pâle morte, une porte afflige sa lumière  
d'un mur beige plein de strideurs et large comme un souffle  
de braise  
quand au milieu des forêts qui s'élaguent  
se mire dans le feu qui s'efface d'un bivac désert  
une goutte d'aube.  
La neige des clefs de chairs  
a maîtrisé les toits où s'effleuraient des glandes  
musicales,  
et dans le ciel claquent des hoquets rouges.  
Pâle morte, pâle morte,  
mon front sur ton ventre  
et les mains dans les poches  
et le ciel pustuleux sur le groupe.

Noël Arnaud.

# S I E

## L'ARBRE A GOMME

Une boîte à violon  
putréfiée  
dans le creux de l'omoplate  
J'ai sur la langue  
et c'est un endroit  
les belles journées d'hiver  
comme le fruit de l'adultère  
marche sur un régiment  
Platras où les trottins  
grimpent à l'assaut  
du divin Eros  
Le moine a marché  
un carreau cassé dans la tête  
chrysalide du sein perclus  
demandant grasse matinée  
sur un plan sentimental  
le vin rouge  
une auréole masculine presque  
un coup de pied  
dans l'arc en ciel  
en plâtre

Jean Jausion.

### ARRETE MUNICIPAL

toute feuille verte  
avant le signal  
est tenue pour suspecte

### Le Sens Lyrique

au ras du ciel nous avons risqué le bonheur  
mille envols furent mille chutes  
le drame sous l'élan des échafaudages  
fuyait haut jusqu'au sang  
sang plus loin que l'amour et collé à l'amour  
sang des familles et du meurtre le même  
allant venant bonds élastiques  
sang jamais su du cœur  
les êtres connus inconnus  
les tiens les miens même figure  
bouche à bouche un seul corps pour la même douleur  
tu lisais dans mes yeux qui devinrent tes yeux  
tu faisais chavirer le battant du miracle  
torturé de l'amour tu fais de l'amour  
nous déliions les traits des visages du marbre  
délivrons les nœuds du bois tapisseries  
comme des enfants derrière la cage  
et les nuits qui nous ont connus  
blessées par casse-tête du désir  
ont gardé sur la peau cette mâchure  
au creux du ciel qui filtre et meurt d'écluses  
c'est notre sang

Georges Herment.

## LE POIL AUTOCHTONE

### DEDICACE

Voici mon poil, je l'ai poli pour Mélanie  
Mais elle ne le saura pas car elle a dans la vie  
Un autre nom bien plus joli.  
Si c'est possible que « Mélanie ».

Le sergent de ville ayant avalé son bâton,  
Il y eut de grands troubles dans la circulation.  
Un bec de gaz pleurant à chaud de larmes  
Fut maternellement consolé par les gendarmes.  
Devant une maison close  
Une petite fille rose, rose  
Comme un amour  
Epelait  
L'alphabet  
Que lui avait donné son grand-papa  
Qui dirigeait cet établissement là.  
Une dame qui se loue pour une heure  
Parce qu'elle n'est pas assez jolie  
Pour se vendre pour toute sa vie  
Allait d'un pas lesté chez un coiffeur  
Qui n'aimait pas les bigoudis.  
Le beau monsieur se masturbait  
Tous les deux jours avec méthode  
Dans son jardin car il était  
Collectionneur de mandragores.

Devant un petit café  
Deux vieux messieurs conversaient :  
« Moi, je déclare la guerre  
A Hitler  
quarante millions d'hommes..

Une marchande de pommes  
Essayait d'être très sévère  
Avec son étalage de petites normandes joufflues  
Qui se bousculaient en riant.

Un jeune éphèbe disait  
A un autre jeune éphèbe  
Des vers où il s'agissait  
D'une dame à l'accent serbe.

On crucifiait un pauvre Jésus de province  
Qui ne savait pas l'anglais et qui était si mince  
Que sur le ciel bas on aurait dit  
Qu'on faisait de la décalcomanie.

Une savante limace  
Disait aux jeunes escargots :  
« L'escargot n'est qu'un roseau  
Mais c'est un roseau qui marche ».  
La musique militaire  
Est celle que je préfère  
Elle a de mâles accents  
Qui font bouillonner le sang  
Elle est pleine de la poésie  
Dont la muse est Déroulède  
Qu'aime secrètement Claudel  
« A gaga, toto, pipi. »

### Conclusion.

Il y a des petits poussins  
Qui font : « coin-coin » ;  
Comme si les petits poussins  
Faisaient : « coin-coin ! »  
Si ! Si ! les petits poussins  
Font bien : « coin-coin ».  
Jamais les petits poussins  
Ne font : « coin-coin » !

Jean-Claude Diamant-Berger.



say 38

say 38



5134 38







Avertis par le Commandement Salulaire de J.C. et conformément à l'institution sainte qu'il nous a laissée nous osons dire :

Pater noster qui es in  
coelis sanctificetur no-  
men tuum adveniat re-  
gnum tuum ; fiat vo-  
luntas tua, sicut in  
coelo et in terra ; pa-  
nem nostrum quodia-  
num do nobis hodie ;  
et dimitte nobis debita  
nostra sicut et nos di-  
mitimus debitoribus  
nostris ; et ne nos in-  
ducas in tentationem ;  
sed libera nos a malo ;  
amen.

Notre père qui êtes aux cieux  
DE votre église cathédrale  
Un couteau sur une gorge d'aube  
un crucifix  
un geste qui délie  
un catalogue  
que votre règne arrive  
o le serviable honnête et bon  
pet foireux de société  
pour y noyer tous nos cadavres  
donnez-nous aujourd'hui notre  
pain de chaque jour  
la femme que j'aimais est morte  
l'autre hier  
elle avait au coin de la bouche  
un peu de sang où se figeaient  
des étoiles tuberculeuses  
et des yeux clos qui s'en allaient  
sur les rivières  
Comme un rire que le jour a fêlé  
pardonnez-nous nos offenses  
comme un regard sans lendemain  
délivrez-nous du ciel  
ainsi soit-il

Jean-François Chabrun.

26-1-38.

LES SENTIMENTS NE RESOLVENT PAS LA GRAM-  
MAIRE OR LA VIE EST UN MOT DONT IL FAUT RES-  
PECTER L'ORTHOGRAPHE SOUS PEINE D'ETRE DEFI-  
NITIF

IL AVAIT SI BIEN HERBORISE LES MOTS QU'IL NE  
RECONNUT PAS LE POISON.

ses yeux à niveler les distances  
chaque pas à l'éloigner  
oblongue  
sa bouche avec des mots démaquillés  
sa vie  
appauvrie à deux dimensions  
comme un graphique très approximatif  
il parle de

lui

comme de la justice ou de la vérité  
statues en somme  
l'amour aussi  
il a cessé de croire  
mais chacun de ses gestes a le poids de la REVOLUTION

on le trouva mort un matin  
avec un oiseau sur la bouche  
il avait ouvert toutes ses fenêtres

Gérard de Sède.

hul et ilde . . .

Ils s'étaient peu connus et ils ne s'étaient pas revus depuis  
bien longtemps, lui le père de famille et elle la jeune fille  
frère. Le soir, Hul écoutait la musique et le rêve s'infiltrait peu  
à peu dans son cerveau de citadin. C'était l'heure où Ilde s'en-  
dormait à côté de sa radio, loin, bien loin de lui... et parfois  
ils pensaient l'un à l'autre...

Ce devint une habitude... Chaque soir, Hul s'asseyait dans  
l'ombre, près de la table familiale, dépouillée de sa nappe —  
un peu plus loin, sa femme se tenait près d'un guéridon sur

lequel on posait la seule lumière, une lumière un peu rouge,  
qui mettait de l'intimité partout, qui reliait toutes les choses  
entre elles. La fille aînée de Hul s'asseyait non loin, l'une cou-  
sait dans le halo lumineux, l'autre tricotait dans l'obscurité —  
Parfois les deux autres enfants venaient se joindre au groupe  
Ils ne bougeaient pas, s'asseyaient en face de leur père ou  
près de leur mère. Et Hul écoutait les symphonies jouées par  
des orchestres invisibles. Et Ilde entendait de son lit les mê-  
mes symphonies — Ils pensaient l'un à l'autre, réunis dans  
cette musique — Ilde s'endormait, Hul pensait toujours à elle  
— Ilde rêvait... souvent elle rêvait qu'elle s'élançait brusque-  
ment dans l'air, dans une ascension vertigineuse... elle s'aidait  
de ses mains pour s'élever comme si elle nageait verticalement.  
Cette nuit-là, au moment où elle quitta le sol, elle voulut tra-  
verser le toit comme de coutume, mais une force invisible la  
coucha horizontale — tête la première elle traversa le mur de  
sa chambre, puis celui des maisons voisines — d'abord elle  
voulut résister et tenta de se redresser, de s'élever au-dessus  
des toits, mais l'effort l'épuisa, et, très vite, elle pensa que  
quelque chose l'empêchait de s'élever, quelque chose l'appe-  
lait autre part... Elle planait toujours, traversant tous les  
appartements, tantôt éclairés, tantôt obscurs, enfin, elle se  
trouva au-dessus de la rue, et la course continua follement  
au-dessus de la ville, des lumières, des bruits, des gouffres  
noirs et du calme de quartiers tranquilles — Ilde se laissait  
diriger par cette force inconnue — Elle n'eut d'ailleurs pas pu  
s'écarter de la voie qu'elle suivait. Enfin elle traversa un mur.  
Sa course ralentissait. Mais la force demeurait la même et  
l'attirait à travers les cloisons et les portes. C'est ainsi qu'elle  
se trouva debout dans une petite pièce qu'éclairait une lampe  
rose posée sur un guéridon. Elle avait passé la porte. Hul, assis  
devant la table, lui tournait le dos. Sans faire un pas, toujours  
portée miraculeusement, elle se trouva près de lui, et s'assit  
sur une chaise vide, à ses côtés. La femme et les enfants ne la  
voyaient pas, mais Hul la voyait comme elle était réellement,  
avec la seule différence qu'il voyait à travers elle. Hul posait  
toujours ses avant-bras sur la table, et lorsqu'Ilde posa les  
siens, Hul mit sa main sur la main de la jeune fille — Tout  
était silencieux dans la petite pièce, sauf la musique. Hul et  
Ilde restèrent côte à côte jusqu'à ce qu'elle s'arrêta — au mo-  
ment où le petit garçon allumait la grande lumière et où sa  
mère se levait en partant, Ilde repartit et le grand charme fut  
rompu.

Et cela aussi devint une habitude — Chaque soir Hul  
attendait Ilde invisible à tous sauf à lui. Elle s'asseyait ; elle  
s'asseyait au cercle de famille — Hul posait sa main sur sa  
main — si elle n'avait pas été là, elle aurait manqué à tous  
ceux qui se groupaient autour de la musique... et elle repar-  
rait... et elle revenait, indéfiniment. —

Un soir, Hul s'endormit près de la table ronde, à côté  
de Ilde ; alors il prit la main de Ilde dans la sienne et ils  
s'élevèrent tous deux. Ils traversèrent d'abord le plafond  
puis le toit — leurs forces les poussaient mutuellement et ils  
montaient sans peine — Ils auraient pu voir la ville s'étendre  
au-dessous d'eux. La ville et la campagne autour — mais ils  
ne regardaient pas la terre — tout devenait lumineux autour  
d'eux. De grands anges aux grandes ailes volaient à leurs  
côtés, en chantant. Leur cœur était plus beau que la plus  
belle musique terrestre et tous les concerts des hommes  
s'étaient tus depuis longtemps dans la nuit, et Hul et Ilde  
s'élevaient toujours lorsque la fille de Hul et la mère de Ilde  
en se penchant, l'une sur son père, l'autre sur sa fille, s'aper-  
çurent qu'ils étaient morts...

Nadine.



Avertis par le Commandement Salulaire de J.C. et conformément à l'institution sainte qu'il nous a laissés nous osons dire :

Pater noster qui es in  
coelis sanctificetur no-  
men tuum adveniat re-  
gnum tuum ; fiat vo-  
luntas tua, sicut in  
coelo et in terra ; pa-  
nem nostrum quotidia-  
num do nobis hodie ;  
et dimitte nobis debita  
nostra sicut et nos di-  
mitimus debitoribus  
nostris ; et ne nos in-  
ducas in tentationem ;  
sed libera nos a malo ;  
amen.

Notre père qui êtes aux cieux  
DE votre église cathédrale  
Un couteau sur une gorge d'aube  
un crucifix  
un geste qui délie  
un catalogue  
que votre règne arrive  
o le serviable honnête et bon  
pet foireux de société  
pour y noyer tous nos cadavres  
donnez-nous aujourd'hui notre  
pain de chaque jour  
la femme que j'aimais est morte  
l'autre hier  
elle avait au coin de la bouche  
un peu de sang où se figeaient  
des étoiles tuberculeuses  
et des yeux clos qui s'en allaient  
sur les rivières  
Comme un rire que le jour a fait  
pardonnez-nous nos offenses  
comme un regard sans lendemain  
délivrez-nous du ciel  
ainsi soit-il

Jean-François Chabrun.

26-1-38.

LES SENTIMENTS NE RESOLVENT PAS LA GRAMMAIRE OR LA VIE EST UN MOT DONT IL FAUT RESPECTER L'ORTHOGRAPHE SOUS PEINE D'ETRE DEFINITIF

IL AVAIT SI BIEN HERBORISE LES MOTS QU'IL NE RECONNUT PAS LE POISON.

ses yeux à niveler les distances  
chaque pas à l'éloigner  
oblongue  
sa bouche avec des mots démaquillés  
sa vie  
appauvrie à deux dimensions  
comme un graphique très approximatif  
il parle de

lui

comme de la justice ou de la vérité  
statues en somme  
l'amour aussi  
il a cessé de croire  
mais chacun de ses gestes a le poids de la REVOLUTION

on le trouva mort un matin  
avec un oiseau sur la bouche  
il avait ouvert toutes ses fenêtres

Gérard de Sède.

hul et ilde . . .

Ils s'étaient peu connus et ils ne s'étaient pas revus depuis bien longtemps, lui le père de famille et elle la jeune fille frêle. Le soir, Hul écoutait la musique et le rêve s'infiltrait peu à peu dans son cerveau de citadin. C'était l'heure où Ilde s'endormait à côté de sa radio, loin, bien loin de lui... et parfois ils pensaient l'un à l'autre...

Ce devint une habitude... Chaque soir, Hul s'asseyait dans l'ombre, près de la table familiale, dépouillée de sa nappe — un peu plus loin, sa femme se tenait près d'un guéridon sur

lequel on posait la seule lumière, une lumière un peu rouge, qui mettait de l'intimité partout, qui reliait toutes les choses entre elles. La fille aînée de Hul s'asseyait non loin, l'une couchait dans le halo lumineux, l'autre tricotait dans l'obscurité — Parfois les deux autres enfants venaient se joindre au groupe. Ils ne bougeaient pas, s'asseyaient en face de leur père ou près de leur mère. Et Hul écoutait les symphonies jouées par les orchestres invisibles. Et Ilde entendait de son lit les mé-

#### LASCANO-TEGUI.

Elégance des temps endormis. Edition originale et seule édition, épuisé . . . . . 10 fr.

#### JACQUES RIGAUT.

Papiers posthumes. Avec une photographie inédite par Man-Ray. Tiré à 300 exemplaires, rare. 50 fr.  
Et deux Textes Dadaïstes poétiquement et historiquement très importants.

#### CLEMENT PANSAERS.

Le Pan-Pan au cul du nègre. Bruxelles 1920. Edition originale et seule édition. Très rare . . . . . 35 fr.  
« J'ai lu... Depuis longtemps je n'avais pas été à pareille fête... ». (André Breton).

#### CLEMENT PANSAERS.

Bar-Nicanor avec un portrait de Crotte de Bique et de Couillandouille par eux-mêmes. Bruxelles, 1921, édition originale et seule édition. Très rare . . . 35 fr.

devant la table, lui tournait le dos. Sans faire un pas, toujours portée miraculeusement, elle se trouva près de lui, et s'assit sur une chaise vide, à ses côtés. La femme et les enfants ne la voyaient pas, mais Hul la voyait comme elle était réellement, avec la seule différence qu'il voyait à travers elle. Hul posait toujours ses avant-bras sur la table, et lorsqu'Ilde posa les siens, Hul mit sa main sur la main de la jeune fille — Tout était silencieux dans la petite pièce, sauf la musique. Hul et Ilde restèrent côte à côte jusqu'à ce qu'elle s'arrêta — au moment où le petit garçon allumait la grande lumière et où sa mère se levait en partant, Ilde repartit et le grand charme fut rompu.

Et cela aussi devint une habitude — Chaque soir Hul attendait Ilde invisible à tous sauf à lui. Elle s'asseyait ; elle s'asseyait au cercle de famille — Hul posait sa main sur sa main — si elle n'avait pas été là, elle aurait manqué à tous ceux qui se groupaient autour de la musique... et elle reparait... et elle revenait, indéfiniment. —

Un soir, Hul s'endormit près de la table ronde, à côté de Ilde ; alors il prit la main de Ilde dans la sienne et ils s'élevèrent tous deux. Ils traversèrent d'abord le plafond puis le toit — leurs forces les poussaient mutuellement et ils montaient sans peine — Ils auraient pu voir la ville s'étendre au-dessous d'eux. La ville et la campagne autour — mais ils ne regardaient pas la terre — tout devenait lumineux autour d'eux. De grands anges aux grandes ailes volaient à leurs côtés, en chantant. Leur chœur était plus beau que la plus belle musique terrestre et tous les concerts des hommes s'étaient tus depuis longtemps dans la nuit, et Hul et Ilde s'élevaient toujours lorsque la fille de Hul et la mère de Ilde en se penchant, l'une sur son père, l'autre sur sa fille, s'aperçurent qu'ils étaient morts...

Nadine.



Avertis par le Commandement Salulaire de J.C. et conformément à l'institution sainte qu'il nous a laissé nous osons dire :

Pater noster qui es in  
coelis sanctificetur no-  
men tuum adveniat re-  
gnum tuum ; fiat vo-  
luntas tua, sicut in  
coelo et in terra ; pa-  
nem nostrum quodidia-  
num do nobis hodie ;  
et dimitte nobis debita  
nostra sicut et nos di-  
mitimus debitoribus  
nostris ; et ne nos in-  
ducas in tentationem ;  
sed libera nos a malo ;  
amen.

Notre père qui êtes aux cieux  
DE votre église cathédrale  
Un couteau sur une gorge d'aube  
un crucifix  
un geste qui délie  
un catalogue  
que votre règne arrive  
o le serviable honnête et bon  
pet foireux de société  
pour y noyer tous nos cadavre  
donnez-nous aujourd'hui notre  
pain de chaque jour  
la femme que j'aimais est mor  
l'autre hi  
elle avait au coin de la bouche  
un peu de sang où se figeaient  
des étoiles tuberculeuses  
et des yeux clos qui s'en allaie  
sur les rivièr  
Comme un rire que le jour a fé  
pardonnez-nous nos offenses  
comme un regard sans lendemain  
délivrez-nous du ciel  
ainsi soit-il

Jean-François Chabrun.

26-1-38.

LES SENTIMENTS NE RESOLVENT PAS LA GRAI  
MAIRE OR LA VIE EST UN MOT DONT IL FAUT RE  
PECTER L'ORTHOGRAPHE SOUS PEINE D'ETRE DE  
NITIF

IL AVAIT SI BIEN HERBORISE LES MOTS QU'IL NE  
RECONNUT PAS LE POISON.

ses yeux à niveler les distances  
chaque pas à l'éloigner  
oblongue  
sa bouche avec des mots démaquillés  
sa vie  
appauvrie à deux dimensions  
comme un graphique très approximatif  
il parle de

lui

comme de la justice ou de la vérité  
statues en somme  
l'amour aussi  
il a cessé de croire  
mais chacun de ses gestes a le poids de la REVOLUTION  
on le trouva mort un matin  
avec un oiseau sur la bouche  
il avait ouvert toutes ses fenêtres

Gérard de Sède.

hul et ilde

Ils s'étaient peu connus, et ils ne s'étaient pas revus depuis  
bien longtemps, lui le père de famille et elle la jeune fille  
frère. Le soir, Hul écoutait la musique et le rêve s'infiltrait peu  
à peu dans son cerveau de citadin. C'était l'heure où Ilde s'en-  
dormait à côté de sa radio, loin, bien loin de lui... et parfois  
ils pensaient l'un à l'autre...

Ce devint une habitude... Chaque soir, Hul s'asseyait dans  
l'ombre, près de la table familiale, dépouillée de sa nappe —  
un peu plus loin, sa femme se tenait près d'un guéridon sur

lequel on posait la seule lumière, une lumière un peu rouge,  
qui mettait de l'intimité partout, qui reliait toutes les choses  
entre elles. La fille aînée de Hul s'asseyait non loin, l'une cou-  
sait dans le halo lumineux, l'autre tricotait dans l'obscurité —  
Parfois les deux autres enfants venaient se joindre au groupe  
Ils ne bougeaient pas, s'asseyaient en face de leur père ou  
près de leur mère. Et Hul écoutait les symphonies jouées par  
les orchestres invisibles. Et Ilde entendait de son lit les mé-

Il a été tiré 7 exemplaires sur papier Rubis-Emeraude et  
quelques exemplaires hors commerce pour les collaborateurs.  
L'abonnement au tirage de luxe est de 100 francs pour les  
6 numéros et comporte le service des plaquettes jointes  
sur grand papier.

devant la table, lui tournait le dos. Sans faire un pas, toujours  
portée miraculeusement, elle se trouva près de lui, et s'assit  
sur une chaise vide, à ses côtés. La femme et les enfants ne la  
voyaient pas, mais Hul la voyait comme elle était réellement,  
avec la seule différence qu'il voyait à travers elle. Hul posait  
toujours ses avant-bras sur la table, et lorsqu'Ilde posa les  
siens, Hul mit sa main sur la main de la jeune fille — Tout  
était silencieux dans la petite pièce, sauf la musique. Hul et  
Ilde restèrent côte à côte jusqu'à ce qu'elle s'arrêta — au mo-  
ment où le petit garçon allumait la grande lumière et où sa  
mère se levait en partant, Ilde repartit et le grand charme fut  
rompu.

Et cela aussi devint une habitude — Chaque soir Hul  
attendait Ilde invisible à tous sauf à lui. Elle s'asseyait ; elle  
s'asseyait au cercle de famille — Hul posait sa main sur sa  
main — si elle n'avait pas été là, elle aurait manqué à tous  
ceux qui se groupaient autour de la musique... et elle repar-  
rait... et elle revenait, indéfiniment. —

Un soir, Hul s'endormit près de la table ronde, à côté  
de Ilde ; alors il prit la main de Ilde dans la sienne et ils  
s'élevèrent tous deux. Ils traversèrent d'abord le plafond  
puis le toit — leurs forces les poussaient mutuellement et ils  
montaient sans peine — Ils auraient pu voir la ville s'étendre  
au-dessous d'eux. La ville et la campagne autour — mais ils  
ne regardaient pas la terre — tout devenait lumineux autour  
d'eux. De grands anges aux grandes ailes volaient à leurs  
côtés, en chantant. Leur chœur était plus beau que la plus  
belle musique terrestre et tous les concerts des hommes  
s'étaient tus depuis longtemps dans la nuit, et Hul et Ilde  
s'élevaient toujours lorsque la fille de Hul et la mère de Ilde  
en se penchant, l'une sur son père, l'autre sur sa fille, s'aper-  
çurent qu'ils étaient morts...

Nadine

## DÉGRADÉ par Jean JAUSION Ed. Réverbères

Parmi les êtres vivants, la poésie n'est pas de ceux qui se rendent. Aussi malgré les coups qui lui sont journellement portés, malgré la résolution certaine de ceux qui ont le plus intérêt à étouffer les seuls cris, la seule force qui leur seront toujours contraires, de la tenir pour nulle et non avenue, la poésie continue sereine son voyage au pays des grandes friches de la pensée. Elle en rapporte toujours quelque nouveau monstre, pris au collet du rêve, et quoi qu'on fasse, QUOI QUE VOUS FASSIEZ, VOUS, PEUT-ÊTRE, les cages s'emplissent.

C'est derrière les moins intransigeantes des grilles, le plus à l'aise au soleil qu'avec eux ils ont apporté de leur tropique, qu'évoluent, lourds d'intentions arrêtées, les reptiles que Jean Jausion nous livre (1). On découvre dans sa poésie les ressources diverses d'une tendance unique : la tendance au TANGIBLE. Il ne saurait pour lui, exception faite pour les archaïsmes et les préciosités des premiers poèmes, être question de brouillard. Aussi bien, ne croit-il qu'à ce qu'il voit, qu'à ce qu'il touche, qu'à ce qui le touche.

J'ai parlé de ressources diverses. Certes pour lui tous les moyens de captures sont bons. Peu lui importe la marque du piège pourvu qu'il fonctionne bien, que son dé clic sonne clair. La rime ne lui paraît pas une boîte trop étroite, pas plus que la mesure, au rythme de laquelle, pour rire, il sonne la grande déroute, celle de l'Obsession :

« C'est un souriant chèvrepied  
Qu'ombragent de frais chèvrefeuilles  
Et là un petit chevrier  
Parmi ses chèvres se recueille... »

Mais la débâcle s'accélère. Bientôt il faut plier les bagages de l'arithmétique, et s'avancer pieds nus dans les ronces des mots. Le drame de l'homme et de sa propre pensée commence, et avec « Sieste » le sang coule :

« Par soit-disant  
mort de frayeur  
éclatant comme la nuit  
un chandelier s'abat  
trouvère insensible à la beauté du lieu

le sablier est mort à midi quarante-cinq. »

La pensée a vaincu l'homme de toute la force de son propre sommeil.

Avec « Théâtre de Marionnettes » qui fait suite à « Dégradé » renait le marbre antique ; plus frais lorsque le soleil frappe Froid même, de la froideur du Masque :

« Blanche Bilitis asphodèle  
Comme deux caïmans magiques  
Dans les jupons de Praxitèle  
Arrêtée sur la voie publique. »

S'irradie alors dans le dédale cérébral, cette pureté intoxicante le poète. Il s'endort et se met à rêver :

« Sur une large voie biblique  
Un corbillard semé d'embûches  
Tourne en rond quasi mécanique  
Autour d'une cage à perruches

Au mur montait des fourmis rouges  
Un œil arraché à la peur. »

Je vous souhaite de mourir ainsi. Je lui souhaite à lui les pires cauchemars.

JACQUES BUREAU.

## LIVRES REÇUS

Camille Bryen. — *Nuits massacrées*. — Les feuillets de l'îlot Rodez, 21, rue de l'Embergue. — Guidé par l'automatisme génial et précis des somnambules, Camille Bryen dirige l'orchestre d'un opéra fantôme que coiffe à ravir un ciel d'orage. Il ne manque pas la moindre virgule à la moustache du piment rouge... Automate hydraulique, Camille Bryen terrorise les habitants de notre « ville lumière » par ses mœurs atroces de Peau-Rouge. Il sème sur son passage des papiers pliés en quatre. (Préface de Henri Baranger.) Ce très beau poème d'un lyrisme particulièrement violent peut être considéré comme une suite aux fameux *Lions à Barbe* du même auteur.

L'Anneau de Saturne.

Georges Herment. — *Déluges*. — José Corti, 11, rue de Médicis.

Nous recevons au dernier moment *Déluges* de Georges Herment. La place nous manque maintenant pour parler de ce petit livre comme il le faudrait, car en face de ce recueil on peut parler d'un grand poète, d'un de ces poètes comme il en sort très rarement.

« Ce qu'il a écrit, c'est de sa vie propre qu'il le tire. » Cette phrase tirée de la préface de Pierre Reverdy à *Déluges* peut servir de « clé de sûreté » au recueil. Chacun des poèmes est une goutte de ce sang généreux qui anime Georges Herment, perlée au choc des jours bons ou mauvais, mais qui tous valent pour lui la peine qu'on les vive.

Madeleine Gautier.

Ernest Gengenbach. — *Surréalisme et christianisme*. — Chez l'auteur. — En vente chez J. Corti. — M. Gengenbach est la figure la plus passionnée et la plus émouvante de ce temps. Ce chrétien brûlant entre le Diable et Dieu nous propose le mysticisme de Saint Jean de la Croix si nous voulons renoncer aux démons vivants et aux monstres de l'absolu surréaliste.

A. Mora. — *Pierre de Foudre*. — Coll. Transmutations, Ed. Debresse.  
Géo Charles. — *Le Veilleur de nuage*. — Les éditions Montparnasse.  
Polype.

## CINÉMA

« Toute la terre qui s'est saisie de cette invention pour se rouler plus que jamais dans la merde de la parole, voilà ce qu'est le cinéma sonore. »

JEAN VAN HEECKEREN.

La mocheté des films s'accroît de jour en jour, qu'ils soient américains, français, russes ou yddish. Nous assistons à la réalisation de la première internationale : celle de la connerie. *Sur l'Avenue*, *Champagne-Valse*, *Brelan d'As* et cent autres, autant de bandes qui viennent illustrer ce jugement que les crétiens trouveront sévère. En 1933, Jean Van Heeckeren écrivait : « Il faut s'attendre à ce que l'on continue de plus en plus à revenir à toutes les vieilles conneries d'avant guerre, LA GUERRE COMPRISE. » Cette phrase est malheureusement de plus en plus actuelle. Qui nous délivrera des films dits « musicaux » où sévissent Dick Powell-La-Tête-à-Gifle, Alice Faye-La-Tuberculeuse, les Ritz Brothers et autres tapettes à claquettes, de ces films où les vedettes ne s'arrêtent de préférer leurs aeries « spirituelles » que pour dégueuler de la guimauve avec accompagnement d'orchestres en mou de veau. Notez que le principe des films à « attractions musicales » n'est sans doute pas mauvais en soi puisqu'au moins deux productions de ce genre sont excellentes : *Artists and Models* et *Fifi Peau de Pêche*, avec Louis Armstrong, que l'on voit malheureusement trop peu, mais que l'on entend jouer de la trompette, parler et chanter comme s'il le sait le faire. Après un début plutôt ennuyeux, *Fifi Peau de Pêche* devient bientôt tout à fait dada. Mae West est une des très rares femmes à propos de qui le mot « sex-appeal » signifie quelque chose.

N'allez pas croire que cette décadence du cinéma n'atteint que les films dits « musicaux » : les films de gangsters déclinent d'une façon effroyable. Le seul qui nous ait paru avoir quelque valeur ces temps derniers est *Un meurtre sans importance*, dans lequel Edward Robinson est toujours aussi étonnant. Le film est plutôt raté, mais d'une manière assez sympathique, moins par défaut que par excès d'idées suffisamment exploitées. On croit tout le temps que le film va décoller, que l'action va s'engager, on s'attend à voir les acteurs s'aiguiller enfin sur la bonne voie, et ils retombent sans cesse dans le dialogue. Encore un film plus auditif que visuel. Et quelle pudeur ridicule a empêché le metteur en scène de nous montrer autrement qu'entre deux portes les cadavres autour desquels tourne l'intrigue.

Nos moyens ne nous permettent pas l'accès des salles dites de luxe, nous avons vu, par accident, dans les salles de quartier où le programme comporte trois grands films : *Chipée*, *Monsieur Breloque a disparu*, dont nous avons également oublié la distribution et l'intrigue. Nous croyons nous rappeler qu'il s'agissait d'une histoire de cocus. Les cocus sont au film français ce que les spaghettis sont au film américain. Ajoutez une scène au tribunal pour les Français et un clair de lune pour l'Anglo-Saxon et vous aurez les recettes standard qui régissent l'ancien et le nouveau monde.

*Monsieur Breloque a disparu*, autre film français, nous a paru nettement supérieur au précédent, ce qui ne veut pas dire que ce soit un bon film, loin de là. Remarquez la diversité des moyens de locomotion employés par M. Breloque. Cette diversité est ce qui nous a le plus frappé dans ce film.

MICHEL PERRIN.

Le Groupe AMPHION. — Paul Claudel, *Protée* ; François Vernef, *Sodome*.

Nous sommes d'autant plus libres de parler au Groupe Amphion que nous travaillons nous-mêmes dans une direction opposée.

La réussite provient d'un bel élan parfaitement réglé. Il n'est pas inutile de souligner une mise au point remarquable de la part d'un groupe d'amateurs : elle leur permet de s'attaquer aux chefs-d'œuvre.

On ne saurait trop féliciter Amphion de renoncer aux effets comiques et faciles de la laideur dans une ville où la scène et l'écran sont réservés aux figures d'épouvantails, à la franc-maçonnerie des plus de cent kilos. Mlle Marguerite Pivet, M. Claude Prévost incarnaient le couple splendide, *Hélène, Ménélas*, dont les ravissantes hésitations se conçoivent ; Mlle Odile Arnold, la *Nymphe Brindosier*, l'animatrice du jeu, est vraiment une autre Hélène. Le *Satyre Major*, M. Henri Nicolle, n'est pas moins sympathique. Il figure la joie du poète au milieu des acteurs qui la disent, le Rire sans pli qui nous venge des grimaces. Son rôle est augmenté dans la nouvelle version, M. Jacques Zeitoun ajoute l'esprit de finesse et crée un *Prothée* inattendu et étincelant.

Nous félicitons M. François Vernef (1), du Groupe Amphion, l'auteur de *Sodome*, M. Charles Baffrépie soutenait le beau rôle de *La Mort* et M. Marcel Bourdel celui du *Prisonnier* avec une fougue magnifiques.

HENRI BERNARD.

## REVUES

L'AGE NOUVEAU. — N° 5, Mai 1938.

Verlainiana, par G. Deshaches.

Exégèse du mystère poétique, par Ch. d'Agostino.

EXISTENCES. — Revue de l'Association « Les Étudiants au sanatorium », Saint-Hilaire-du-Touvet, N° 5, Avril 1938.

Rofo : L'exposition surréaliste.

M. Langlois : Sur Pierre Reverdy.

MESSAGES. — N° 1, Trimestriel.

Joé Bousquet : Mygale et moi.

F. Marc : La tunique de Mannah.

VERBE. — Cahiers humains, N° 4 à 6.

LE LUNAIN. — N° 13, Mai 1938.

LA BARRE. — N° 7.

(1) Jean Jausion : « Dégradé ».

(1) M. François Vernef publie à la N. R. F. son premier roman : « Ce bon temps ».